

Pauvre théâtre québécois!

Michel Vaïs

Number 88 (3), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (1998). Pauvre théâtre québécois! *Jeu*, (88), 10–13.

Pauvre théâtre québécois !

Quel dommage ! Le dernier Carrefour fut, du point de vue de la sélection québécoise, un rendez-vous manqué.

Les deux nouvelles codirectrices artistiques, Marie Gignac et Brigitte Haentjens, avaient pourtant bien fait leurs devoirs pour ce qui est de la sélection internationale. Il est vrai, aucun grand nom hautement estimé du théâtre mondial – tels ceux des septuagénaires Peter Brook ou Benno Besson, voire celui de l’octogénaire Kazuo Ohno, tous trois venus au Carrefour en 1996 avec *Oh les beaux jours*, *le Tartuffe* et *les Nymphéas* – n’avait éclairé la marquise du Capitole ou les colonnes du Palais Montcalm. On était cependant fier d’aligner, en 1998, les jeunes pedigrees d’incontestables valeurs montantes : Eimuntas Nekrosius, dont les Montréalais s’étaient régalez avec *les Trois Sœurs* au Festival de théâtre des Amériques de 1997, arriva en lion avec un *Hamlet* d’une baltique sauvagerie joué par une vedette rock ; à côté du nom de ce metteur en scène lituanien, le Carrefour afficha ceux de Robert Lepage – qui, à tort ou à raison, fait toujours tinter le tiroir-caisse ; ceux d’un jeune Britannique prometteur (Phelim McDermott) et d’un groupe aussi saxon mais plus iconoclaste (Forced Entertainment). On afficha même, fait notable, le meilleur spectacle canadien-anglais vu à Québec depuis la première Quinzaine internationale du théâtre, en 1984 : *Possible Worlds*. Mais, surtout, on était fier d’exposer les noms d’une brochette de Français puisque ce festival, on l’a dit et redit, devait être celui des retrouvailles avec la France, ou plutôt de la découverte, par les Québécois, d’une certaine France.

Metteurs en scène (Stanislas Nordey, Didier Bezace), auteurs (Jean-Luc Lagarce, Valère Novarina, Eugène Ionesco), chorégraphe (Josef Nadj), interprètes de premier plan (Sarah Chaumette, Madeleine Marion, Véronique Nordey,



sexuelle assez malade, aussi présente dans les deux spectacles précités, où suintait également une nauséabonde fixation sur la mort (sans y voir nécessairement une cause et un effet, je constate que Marie-Christine Lê-Huu a trempé dans les trois entreprises). *Ecce Homo* était bâti selon la facture manichéenne et lourdaude d'une démonstration de Sartre d'il y a un demi-siècle. Et *Il pleut des vies à en mourir* offrait une raison de peut-être penser qu'un jour on pourrait trouver là de quoi faire un spectacle potable. Pour le reste, rien à retenir de spécial, sinon l'exotisme folklorique et déroutant de *la Salle des loisirs* et le postmodernisme intrigant des *Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer*. Et du côté de la série famille, aucun spectacle québécois (ville ou province) n'a trouvé sa niche, entre deux pièces belges et une italienne (*Viva l'Italia !*).

Donc, une seule véritable réussite à travers tout ce « jeune » théâtre que l'on ne sait plus comment nommer : l'œuvre grinçante, grotesque, désespérée et pourtant pleine d'espoir de Wajdi Mouawad. Une perle trônant majestueusement sur un tas d'excréments, et je ne fais pas ici référence aux autres

créations de ce Carrefour, mais de la métaphore puissante de ce Willy Protagoras qui s'enferme dans les chiottes pour pousser son cri de révolte, et qui, de ce fait, empêche le monde entier de transiter en paix. Si la truculence des personnages et des situations a eu raison de quelques spectateurs indignés, l'ombre de Brecht, associée à celle du Père Ubu – étrange compagnonnage ! –, a sûrement veillé sur un spectacle qu'une cinquantaine de jurons en moins aurait tout de même amélioré.

Je ne sais pas ce que les Français ont pensé du brûlot de Mouawad, présenté vers la fin du Carrefour : je n'ai pas eu l'occasion de le leur demander. (S'ils ne l'ont pas aimé, ils ont eu tort.) Mais je les revois, errant comme des âmes en peine dans les corridors feutrés du Manoir Victoria, tristes de ne pas être joyeux de découvrir un théâtre québécois pétant de santé, aussi incantatoire qu'un texte de Daniel Danis, aussi percutant qu'une mise en scène de Denis Marleau, aussi ingénieux

La Salle des loisirs, Théâtre d'aujourd'hui (Montréal).
Photo : Robert Etcheverry.



Daniel Delabesse, Thierry Gibault), la participation française s'avéra très variée, équilibrée, vivante. Elle donna l'image d'un théâtre intelligent, drôle, sensible, et surtout ouvert sur le monde, comme l'est une frange importante de la société française aujourd'hui, n'en déplaise aux chantres de la droite.

Si Nordey et Durif exhibaient les racines méconnues d'une France profonde et provinciale avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* et *Quel est ce sexe qu'ont les anges ?*, les deux autres spectacles, *Pereira prétend* et *le Cri du caméléon*, nous entraînaient vers un métissage aussi tonique sur les planches qu'il l'est dans un stade de football. Bezace adaptait impeccablement Antonio Tabucchi, un Italien amoureux du Portugal, et le Hongrois de naissance Nadj s'inspirait d'Alfred Jarry pour réconcilier cirque et surréalisme sous le signe de l'humour. Bref, la Série France fut un bon coup du Carrefour 1998, qui en valait absolument le coût.

Tout autres, cependant, furent les séries Création et Nouvelle Garde, du moins pour ce qui est des pièces québécoises. Car à côté des spectacles de fort calibre et triés sur le volet venus d'outre-Atlantique, les nôtres firent vraiment figure de parents pauvres. La chose est d'autant plus navrante que, dans le sillage de la Série France, un nombre imposant de directeurs de scènes nationales et autres centres dramatiques hexagonaux (une quinzaine : peut-être un précédent en Amérique !), avec leur cortège d'accompagnateurs et de journalistes, avaient fait le voyage pour explorer le paysage théâtral québécois en vue du Printemps du Québec en France, qui aura lieu en 1999. Amoureux du Québec (Françoise Houriet, de Bar-Le-Duc, possède une maison à Natashquan) ou simples prétendants, ils étaient tout yeux, tout ouïe pour le cru 1998 d'un théâtre qu'ils connaissaient peu ou prou. La metteuse en scène Anita Picchiarini avait déjà montré aux Montréalais *Aux hommes de bonne volonté* (une merveilleuse production qu'on a pu voir au Quat'Sous en 1997¹) ; André Curmi d'Angoulême se réjouissait d'avoir reçu récemment le Carrousel ; la ville d'Annecy, représentée par Salvador Garcia de la Scène Nationale Bonlieu, avait déjà accueilli le Théâtre UBU ; et ainsi de suite.

Or, qu'ont eu de québécois à se mettre sous la dent tous ces festivaliers – une centaine – disposés à nous aimer ? Peu de chose. À mon avis, une seule véritable découverte : *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* de Wajdi Mouawad. Des déceptions : *l'Hive – Winterland* de Carbone 14, que l'on avait fait l'erreur d'inviter avant de la voir ou, en tout cas, de bien mesurer l'impact tiédasse qu'elle avait eu sur les Montréalais ; une *Tempête* orchestrée par Robert Lepage et incluse dans la saison régulière du Trident, au jeu inégal et dont la « nouveauté » se limitait à l'utilisation d'un gadget : le 3D, comme à Imax.

Et puis, de francs ratages. Des spectacles inaccomplis, pas prêts pour une représentation publique, encore à élaguer, terriblement « amateurs » ou prétentieux, primaires. *Éros* des Moutons Noirs affichait un jeu plaintif et gueulard sur une dramaturgie simpliste, bien loin des attentes suscitées par le bouillant et brouillon *Thanatos* (1996) qui, au moins, dégagait de l'énergie. *Les Enrobantes* témoignaient d'une obsession

1. Lynda Burgoyne en brosse un tableau élogieux dans *Jeu* 85, p. 83-87.



Il pleut des vies à en mourir,
Théâtre Ô Délire (Québec).
Photo promotionnelle.

qu'un spectacle de Robert Lepage des bonnes années, d'une poésie vraie, directe, violemment incarnée. En délégation, plusieurs d'entre eux ont tout de même fait cinq heures de route aller et retour pour avoir la chance d'assister, à Montréal, à une des dernières représentations du *Chant du Dire-Dire* de Daniel Danis à l'Espace GO. Enfin, de l'air ! ont-ils confié à qui voulait les entendre à leur retour. Enfin, du théâtre. Devant leur incompréhension quant à la faiblesse de la participation québécoise à Québec, je les ai orientés vers deux spectacles plus substantiels datant du précédent Carrefour, et toujours disponibles pour des tournées éventuelles : *Candide* et *Le miel est plus doux que le sang*.

La question qui se pose après réflexion est donc celle-ci : comment peut-on se permettre d'offrir dans un même souffle des spectacles étrangers éprouvés, à l'impact confirmé par de nombreuses représentations sur des publics variés, et des créations québécoises inabouties, qui ne sont pas représentatives de ce que nous avons de mieux ? D'ailleurs, cet emploi du mot création me semble un tantinet abusif, puisqu'il chapeaute à la fois de véritables créations ayant connu leur accouchement au Carrefour et, par exemple, un spectacle de Toronto « unanimement salué par la critique en 1997 ». À ce compte, le terme création ne veut plus rien dire et la comparaison se fait malheureusement au détriment des troupes locales.

Ne faudrait-il pas, dans un premier temps, organiser un festival *national*, pour sélectionner plus sûrement les meilleurs spectacles, comme c'est le cas dans de nombreux pays (Suède, Turquie, Corée, Roumanie, Russie, etc.) ? Même en prenant la précaution de nommer « Série Création » ou « Série Nouvelle Garde » les pièces les plus risquées, la direction du Carrefour semble jouer avec le feu en mettant tous les spectacles dans le même sac, c'est-à-dire dans la même programmation d'un festival international. Du temps de la défunte Quinzaine, la présence d'un important festival *off* établissait au moins une distinction indispensable entre des spectacles reconnus, sinon recommandés par la direction artistique, et d'autres, toujours susceptibles de décevoir.

Il n'est pas question ici d'éliminer la possibilité pour un festival, quel qu'il soit, de commander des créations à des compagnies théâtrales. Mais peut-être faudrait-il être plus vigilant envers ces compagnies qui, dans un festival international, portent une lourde responsabilité. Peut-être faudrait-il offrir moins de créations ? Suivre de plus près l'élaboration de ces spectacles ? Ou encore, comme l'avait fait le Festival de théâtre des Amériques en acceptant la proposition de Jean-Pierre Ronfard et de Gilles Maheu de créer *le Titanic* à sa première édition, en 1985, peut-être faudrait-il lancer un large concours pour choisir, avec un jury qualifié, la compagnie récipiendaire de la bourse de création ?

Pour l'instant, malgré ses 18 000 spectateurs ayant assisté à l'une ou l'autre des 107 représentations et aux activités périphériques parfois passionnantes, le Carrefour 1998 de Québec est resté orphelin d'une forte participation québécoise. Dommage. ■



Les Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer, Théâtre le Secours aux Noyés (Montréal).
Photo : Stéphane Laporte.